

Adi Boutrous  
One More Thing

\*\*\*\*\*

**Revue de Presse**

**One more thing – OCT 20**

L'intermede  
L'oeil D'olivier  
Rue du Theatre  
Critiphotodanse  
Danse avec sa plume

**A Propos du travail d'Adi Boutrous avec Submission Oct 18**

Le Monde  
Courrier International  
10 octobre 2020

## LA MEILLEURE FAÇON DE DANSER

LE CHORÉGRAPHE ISRAÉLIEN Adi Boutrous est de retour au Théâtre de la Ville (Les Abbesses) avec une reprise, *Submission* (2018), et une toute nouvelle création, *One More Thing*, où il s'agit, entre autres, de "danser l'empathie et en finir avec la violence glorifiée". Un rendez-vous à ne pas manquer, d'autant plus qu'il représente une parfaite entrée en matière pour celles et ceux qui s'appêtent à découvrir la programmation de ces prochains mois, scandée par la participation d'artistes aussi emblématiques que Sue Buckmaster, Akram Khan, Fabrice Lambert, Kaori Ito et Yoshi Oïda.

—  
Par Guido Furci

-----  
Creuser les gestes...

PEUT-ON PENSER LES CORPS indépendamment du corps social ? Peut-on interroger l'identité, le conditionnement culturel et l'affirmation de soi sans tenir compte du fait que ce que ces notions signifient dépend aussi de la place que l'on décide de leur accorder dans nos vies respectives ? Y a-t-il un rapport de complémentarité entre "dissociation" et "répétition" ? Autrement dit, y a-t-il moyen de conceptualiser la différence sans tomber dans le piège d'une recodification, éventuellement calquée sur le modèle (langagier) dont on cherche à s'éloigner ou, tout simplement, que l'on essaie de remettre en cause ? Autant de questions que la dernière performance d'Adi Boutrous – sans aucun doute l'un des chorégraphes les plus incisifs et courageux de sa génération – adresse, de manière plus ou moins volontaire selon les cas, non seulement au spectateur, mais aussi au dispositif théâtral par lequel la communication est censée s'établir et se greffer sur le réel.

QUATRE DANSEURS COURENT, se cherchent, défient la gravité, jouent, participent à ce qui ressemble à un "rituel de passage", prennent soin les uns des autres, évoluent dans un espace périmétré, et pourtant dépourvu de barrières visibles. Le public les observe – en l'occurrence masqué, ce qui rend l'expérience encore plus intense, dans la mesure où, sur scène, ce sont justement les masques qui tombent les premiers. L'équilibre de chacun dépend – du moins par moments – de celui du groupe. Il en va de même pour la dynamique des chutes, les changements de trajectoire ou les modalités des affrontements. Qu'ils soient voulus, évités de justesse, désirés avec acharnement, ceux-ci scandent la narration – une narration sans histoire, mais remplie des ébauches d'un éventail d'histoires possibles – et, ce faisant, entraînent sans cesse des modifications de rythme et de registre. La musique, quant à elle, parfois escorte, oriente, conduit ; dans d'autres situations elle contribue à marquer un décalage important entre ce qui est montré et ce qui est suggéré.

... Not with a bang, but with a wimper

QUAND IL N'Y A PAS DE SONS, on entend mieux les pas, les mouvements avec les déplacements d'air qu'ils produisent, la respiration des interprètes. Il serait pour le moins réducteur d'envisager *One More Thing* au prisme de son contexte de production, du parcours de recherche entamé par Adi Boutrous dans ses précédents travaux, ou de la biographie de ce dernier – qui avait marqué les esprits en France grâce à son rôle d'"Arabe israélien" dans *We*

Love Arabs de Hillel Kogan (Festival d'Avignon off, 2016). En effet, il est clair que tous ces éléments de contextualisation peuvent avoir un intérêt – ce que la critique n'a jamais manqué de souligner d'ailleurs – ; ceci étant, leur accorder trop d'importance risquerait d'offusquer la portée d'une réflexion qui renvoie avec insistance à ce qu'il y a de plus atavique : l'origine de l'amour et de la violence, l'envie et la peur de l'autre, le besoin et la crainte de s'abandonner à l'inconnu, la nature ambivalente du partage, le sens de "ce qui fait lien". Quand il n'y a pas de sons, on entend les habits se froter, les mains se serrer ou se séparer, les formes se faire et se défaire. Face à cette action, inévitablement synesthésique, tout donne l'impression d'être secret, mais rien n'est à décoder – et surtout pas les interrogations adressées directement à l'auditoire. On nous fait vite comprendre qu'expliquer serait une contradiction en termes, tellement le parti pris esthétique consiste ici à explorer systématiquement "ce qu'il y a dans les plis". On nous fait vite comprendre aussi que s'il n'y a pas d'ajouts ou de paratextes (gloses, didascalies, livrets d'accompagnement), c'est parce que le spectacle dans son ensemble, dès son titre, acquiert le statut "d'une dernière chose à dire". Quand il n'y a pas de sons on entend chuchoter. De l'intimité d'une chambre à coucher ou d'un champ de bataille on nous fait signe : "Hey, one more thing !" C'est le début d'un échange qui peut ne durer qu'un instant, ou se répéter à chaque variation sur le thème – et dont les contenus, manifestement, touchent à l'universel.

# L'OEIL D'OLIVIER



### **Le quartet charnellement viril d'Adi Boutros**

Publié le 12 octobre 202025 octobre 2020

**Aux Abbesses-Théâtre de la Ville, le chorégraphe israélien Adi Boutros continue, après [Submission](#), à explorer l'identité et le genre. Dans son nouvel opus, *One more thing*, il questionne la masculinité dans un ballet homo-érotique entre combat fraternel et danse virile.**

Sur une scène nue, quatre danseurs se font face. Les yeux dans les yeux, ils ne cillent pas, s'observent, se jaugent. Une musique arabisante, une voix chaude, les enveloppent d'une sorte de bulle enchantée loin de tout jugements, de tout préjugés. Se laissant emporter par la mélodie, ils frappent dans leurs mains, rythmant les mouvements à venir. Imperceptiblement, les corps se rapprochent, se frôlent et se mélangent.

### **Tendre combat**



Ne faisant plus qu'un, le quatuor masculin roule au sol, semble s'embraser avec une tendresse virile, une douce bestialité. S'amusant de l'ambiguïté des gestes sans jamais tomber dans la caricature, Adi Boutros invite ses camarades à une danse oscillant entre lutte et union charnelle. En duo, un trio ou en quatuor, ils s'aiment, s'unissent, parfois se battent, se rejettent pour mieux se retrouver.

### **Une écriture humaine**

La grammaire chorégraphique semble parfois maladroite, hésitante. C'est une belle illusion, une manière pour le jeune chorégraphe de montrer la fragilité des rapports humains, la frontière étroite entre mâle attitude, rapport confraternel et affection amoureuse. Il joue des codes

sociétaux, les détourne pour mieux attraper le spectateur, l’emmener à réfléchir sur ses préjugés, ses idées préconçues. Le slow à quatre, qui vient clôturer le programme, est d’une belle intensité, d’une force délicate.

### Quatre danseurs formidables



Refusant les carcans, prônant le droit à la différence, à la tolérance, Adi Boutros signe un spectacle intelligent et terriblement humain. Porté par quatre interprètes habités – Adi Boutros, Ariel Gelbart, Jeremy Alberge et Uri Dicker – One more thing touche juste, attrape et réveille les consciences. Un bel objet troublant, lucide et percutant. Un artiste à suivre, une œuvre à découvrir.

Olivier Frégaville-Gratian d’Amore

---



Publié le 10 octobre 2020

## One More Thing

*Par-delà le masculin*

Le chorégraphe et danseur arabe israélien Adi Boutrous mène un quatuor de garçons qui remettent en cause les codes de la virilité. Hypersensible.

De passage à Paris pour quelques jours seulement au Théâtre des Abbesses, le jeune chorégraphe Adi Boutrous présente une nouvelle création, *One more Thing*. L'autre spectacle au programme de ce déplacement, la reprise de *Submission*, présenté dans le même théâtre en janvier 2019, a dû être annulé pour raisons sanitaires liées à la Covid 19.

Dans *One more Thing*, Adi Boutrous poursuit sa réflexion sur les stéréotypes de la virilité. Quatre danseurs dont lui-même offrent un regard décalé sur la culture de la conquête et de la domination traditionnellement associée à l'univers masculin. Avec pour corollaires, la lutte pour l'espace et l'indifférence face à la souffrance. La chorégraphie part des rites de passage observés en Afrique, particulièrement ceux de l'adolescence à l'âge adulte. Ces rites, qui concernent exclusivement les hommes, ont en commun l'expérience de la douleur physique et la prise de risque corporel pour le garçon qui y est soumis.

### Espace d'entraide solidaire

Reposant sur une critique du système phallique qui commande d'être fort et de cacher ses émotions, le spectacle commence sur une musique pour cérémonies d'Afrique de l'est, chantée en swahili. Le rythme sur lequel se forme le cercle des quatre garçons évolue ensuite vers d'autres formes d'être-ensemble sur des musiques du monde ou pas de musique du tout. A partir d'improvisations basées sur la répétition à l'infini d'un geste se font jour des histoires personnelles éprouvées lorsque le sujet subit l'énergie agressive d'un groupe hostile et violent. Dégageant une grande douceur, la pièce crée un espace d'entraide solidaire où les individus se sentent libres et en sécurité, à l'écoute de l'autre, laissant libre cours aux sensations/sentiments qu'ils doivent réprimer dans leur quotidien.

Ce lâcher-prise n'en demande pas moins une grande maîtrise physique qui confine avec la performance et à la démonstration. Par endroits, le quatuor compose une sorte de bête fantastique à quatre têtes et seize membres, sorte d'homme utopique global avec des ressources de tendresse habituellement dévolues au genre féminin.

## CRITIPHOTODANSE

Par [Gourreau Jean Marie](#)

Le 11/10/2020

## **Adi Boutrous / One more thing / L'apprentissage de la vie en société**



### **Adi Boutrous : L'apprentissage de la vie en société**



Ils sont quatre sur le plateau. Face à face. Ils s'observent, s'épient, se dévisagent. En silence. Comme des étrangers qui viennent fortuitement de se rencontrer. Qui sont-ils, d'où viennent-ils, que font-ils donc là, devant nous ? Petit à petit, leurs corps s'animent. Lentement, posément, avec application. Leur gestuelle, sculpturale, est méthodique, comme tracée par le destin. Bien qu'aureolée d'un soupçon de malaise ou d'angoisse, l'atmosphère se détend, traversée de soubresauts ludiques. Nos larrons semblent chercher à se connaître, à arrondir les angles. A vivre ensemble tout en gardant un soupçon de défiance. Et pourtant, ils donnent l'image de chatons insoucians qui découvrent la vie, les mystères et les beautés de tout ce qui les entoure. Chacun, pourtant, a déjà sa personnalité qu'il met en avant, subrepticement, insidieusement, souvent par le truchement du jeu, sa gestuelle traduisant ses pensées, ses états d'âme. Le parcours qu'ils tracent de concert, parfaitement géométrique, semble préétabli, comme s'il obéissait à des règles bien définies. Les corps s'enchevêtrent, se détachent, se séparent pour mieux se ré-emmêler par la suite. Les échanges sont devenus prégnants. Peu à peu chacun s'affirme. Des liens se nouent, des amitiés naissent et se tissent, des connivences s'établissent, mettant à nu le caractère, la personnalité et la sensibilité de chacun des personnages en lice. Parallèlement cependant, des dissidences se créent. Des formes sculpturales en émergent. Tout s'édifie dans la lenteur, la pondération, le non-dit, les visages restant toutefois impassibles, comme pour affirmer une parfaite maîtrise de soi. La danse est sobre, légère, apaisante, toute en circonvolutions, bien que, par instants, emphatique et tarabiscotée : il en émane notamment un fort beau solo d'une virtuosité saisissante et parfaitement contrôlé. Un accord finira par être

trouvé dans le calme, la tolérance et la sérénité. La violence qui tentait de s'immiscer subrepticement est restée sous-jacente, le besoin de partage et d'entraide prenant le dessus. Tous quatre finissent par s'étreindre, dormir ensemble blottis comme des chiots malicieux et complices après s'être livrés à des jeux certes captivants mais pas tout à fait innocents. Une sensation d'apaisement et d'harmonie envahit alors le spectateur : les "marmots" sont désormais devenus des hommes, dans le respect et à l'écoute les uns des autres, suivant ce précepte de l'Ancien Testament "Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés", commandement clé du christianisme.



Ce n'est pas la première fois qu'Adi Boutrous, chorégraphe trentenaire d'origine israélienne qui a passé l'essentiel de sa vie dans un environnement juif, s'attache à évoquer, par l'art de Terpsichore, les relations entre les peuples. D'une sensibilité hors du commun, cet artiste profondément humain que l'on a déjà pu croiser dans ce même théâtre\*, a vu naître sa carrière artistique à son adolescence par le truchement de la gymnastique, des arts du cirque et de la break dance. Il ne débutera toutefois la danse classique et la danse contemporaine à la Matte Asher School for Performing Arts à Kibbutz Gaaton puis au Maslool Professional Dance Program de Tel Aviv-Jaffa qu'à 22 ans. Sa première chorégraphie, What really makes me mad (Ce qui me rend vraiment dingue), relatait sa relation de couple arabo-juif avec sa compagne, Stav Struz. Sa seconde pièce, Homeland lesson (La leçon du pays natal) (2013) évoque son envol du nid familial. Separately trapped (Piégé à part) dénonce la montée de l'extrémisme. It's Always Here (C'est toujours là), programmée en septembre 2018 à la Biennale de la Danse de Lyon, évoque avec beaucoup de force et une grande sensibilité les relations politico-culturelles entre ethnies minoritaires et majoritaires. Composé de deux duos, l'un masculin, l'autre féminin, Submission (Soumission) aborde les rapports conflictuels entre les gens, de la soumission à la réalité, en lien avec les expériences vécues au quotidien. One more thing (Encore une chose) est sa sixième pièce pour la danse. Bien qu'Adi Boutrous soit un chorégraphe encore peu connu en France, c'est désormais un artiste avec lequel il faudra réellement compter.

# *Danses avec la plume*



Adi Boutrous – One More Thing

par : Jean-Frédéric Saumont - 23 octobre 2020

Le Théâtre de La Ville nous a montré aux Abbesses l'un des premiers spectacles venus d'au-delà des frontières depuis le confinement. Le jeune chorégraphe israélien d'origine arabe Adi Boutrous y présentait ainsi sa dernière création One More Thing, une variation virtuose sur le thème de la masculinité. Qu'est-ce qu'être un homme aujourd'hui dans un monde où la virilité toxique est enfin mise à mal et questionnée ? Comment se construire et grandir dans cet environnement où il est exigé de l'adolescent qui devient homme d'afficher les codes traditionnels de son genre ? Comment composer avec sa propre fragilité et ses hésitations ? Adi Boutrous ne veut pas donner de réponses mais explorer cette problématique si actuelle en mettant sur scène quatre danseurs qui livrent un spectacle à la fois intense et d'une extrême élégance.



Adi Boutrous n'est pas un inconnu sur la planète de la danse contemporaine. Il interprétait le rôle de l'arabe dans la pièce de son compatriote Hillel Kogan *We Love Arabs*, un duo qui a fait le tour du monde depuis sa création en 2013. Aujourd'hui âgé de 29 ans, Adi Boutrous, israélien d'origine arabe, a commencé la danse très tard. Il avait 18 ans lorsqu'il prit ses premiers cours de danse classique même s'il savait depuis bien longtemps que cet univers était le sien. Il suffit de le voir sur scène pour constater que c'était là sa voie naturelle évoluant entre hip-hop et danse acrobatique. Le danseur avait présenté l'an dernier aux Abbesses sa propre création *Soumission*. Nous ne l'avions pas vue mais la rumeur louait ce spectacle qui devait être repris en même temps que sa nouvelle création. Les conditions sanitaires qui entraînent leurs lots de difficultés quotidiennes ont contraint le Théâtre de la Ville à annuler *Soumission*, une des danseuses ne pouvant venir en France. C'est donc finalement avec sa dernière création que j'ai découvert Adi Boutrous.

Et quel choc ! Il est toujours très émouvant de voir un chorégraphe d'une telle qualité et on regrette évidemment d'avoir loupé ses précédents spectacles. Mais *One More Thing* est en soi un accomplissement qui donne plus qu'une idée du savoir-faire d'Adi Boutrous. Sur scène, quatre hommes forment une ronde, posant genou à terre pour tourner comme une danse folklorique, impression renforcée à ce moment précis par le montage sonore imaginé par le chorégraphe. Petit à petit, cette ronde s'élargit, les danseurs s'éloignent tout en tournant comme d'infatigables toupies. Très simplement vêtus de pantalon et de tee-shirts de couleur, ils se lancent dans une course-poursuite dont le terrain de jeu est la scène. Toutes les combinaisons possibles sont essayées : à quatre ou en duo et chacun en solo. Et ce quatuor reste mystérieux : sont-ils frères, amis, ennemis ? Un peu tout cela avec une alternance d'attirance et de répulsion. Adi Boutrous montre ces différentes couleurs d'émotions dans les séquences telles qu'il les a organisées. Les corps sont parfois mêlés, entremêlés pour ne faire qu'un. Puis en couple dans ce qu'il convient d'appeler des pas de deux tant ils débordent de sensualité et parfois d'érotisme. Adi Boutrous ne barguigne pas quand il s'agit de montrer les liens très forts qui peuvent unir deux hommes.



S'il a appris très tard les codes de la danse contemporaine, il maîtrise son style de manière impeccable. Il construit sa propre grammaire en allant puiser dans le hip-hop mais aussi l'acrobatie. Et les trois danseurs qu'il a choisis pour l'accompagner sur scène sont des athlètes accomplis qui vont jusqu'à la contorsion, et des artistes superbes jamais pris en défaut. Si le spectacle est très construit, on sent que le chorégraphe laisse toutefois respirer ses danseurs dans chacun de leur solo dont on peut imaginer qu'ils sont au moins partiellement improvisés.

La salle a vécu ce spectacle avec la même intensité que sur scène. Il y avait évidemment le plaisir de revoir enfin de la danse après des mois de privation, mais aussi de partager ce moment avec un chorégraphe éblouissant qui s'impose comme un des artistes majeurs de l'époque. Nul doute qu'il trouvera désormais sa place dans la programmation du Théâtre de la Ville. Adi Boutrous confirme qu'Israël est une terre fertile pour la danse contemporaine.

*One More Thing* de Adi Boutrous au Théâtre des Abbesses. Avec Adi Boutrous, Ariel Gelbart, Jeremy Alberge et Uri Dicker - Lundi 12 octobre 2020.



## CULTURE

# Adi Boutrous danse sur le fil de l'identité

Le chorégraphe arabe israélien est programmé au Théâtre des Abbesses, à Paris, jusqu'au 26 janvier

### SPECTACLE

**M**uet comme une carpe ou le visage tartiné de houmous, le danseur Adi Boutrous a marqué la mémoire avec *We Love Arabs*, duo best-seller chorégraphié, en 2013, par l'Israélien Hillel Kogan. Il y interprétait le rôle de l'Arabe israélien « non musulman mais chrétien » au grand dam de son interlocuteur juif. Solide, sobre, il imposait son énergie tranquille sous le crépitant bavardage de l'incredible Kogan. Cette performance sur le fil a accroché son nom en haut de l'affiche.

Le voilà programmé au Théâtre de la Ville-Les Abbesses, à Paris, avec sa pièce *Submission*. Composée de deux duos en miroir, l'un pour deux hommes – dont lui-même –, l'autre pour deux femmes, elle traite, dit-il, « de la perception des genres, des rapports conflictuels entre les gens, de la soumission à la réalité en lien avec les expériences vécues au quotidien ».

Il veut aussi écorner les stéréotypes du féminin fragile et du masculin costaud pour faire coulisser nos identités multifacettes. Boutrous signe aussi la bande-son : parallèlement à son travail d'interprète et de chorégraphe depuis 2011, cet artiste de 29 ans est aussi collectionneur de vinyles et

DJ, spécialiste des musiques latino-américaines et du reggae des années 1970.

#### Option « sans œillères »

Adi Boutrous a commencé l'acrobatie, la gymnastique et la breakdance à 10 ans, dans sa ville de Beersheba, dans le sud d'Israël. « J'aimais bouger, comprendre quelles étaient mes capacités physiques », explique-t-il. Quand j'étais adolescent, la danse était le moyen central de ma perception de moi-même. Ce n'est qu'à 18 ans que j'ai commencé à m'entraîner professionnellement. » Il enchaîne trois ans de classique et de contemporain au Maspa (Matte Asher School for Performing Arts), au kibboutz Ga'aton, puis se perfectionne au Masloul Professional Dance Program, à Tel-Aviv-Jaffa avant d'attaquer la vie professionnelle. Il a 22 ans.

Depuis, celui qui évoque comme sources d'inspiration *L'Orientalisme* d'Edward Saïd, *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski et certains romans de Michel Houellebecq, ainsi que les films de l'iranien Asghar Farhadi, a chorégraphié cinq pièces, pour la plupart centrées sur son expérience. Installé à Tel-Aviv, Adi Boutrous appartient à la minorité des 21 % de citoyens arabes israéliens. « Nous ne sommes quasiment pas

représentés dans le milieu de la danse contemporaine, dit-il. Il n'y a que deux ou trois professionnels, comme d'ailleurs dans le théâtre, le cinéma et la musique. Les raisons de cette sous-représentation sont nombreuses et influencées par les relations entre minorité et majorité, appartenance culturelle et situation politique. » Dans ce contexte, être reconnu pour son talent est une gageure.

« Être un chorégraphe arabe aujourd'hui, en Israël ou dans le monde, est complexe, dit-il. D'un côté, on me prête d'abord attention à cause de mon identité ; de l'autre, elle est la première chose qui intéresse les gens. Quand le public vient voir mes spectacles, il arrive avec les associations d'idées liées aux Arabes. Et cela réduit les possibilités d'interprétation des pièces. » Un conseil : choisir l'option « sans œillères » pour être happé par la danse emportée, fonceuse d'Adi Boutrous qui a choisi le mot *Submission* « comme une injonction à lâcher prise, accepter la réalité et ce que la vie [lui] apporte en termes de sentiments et de changements ». ■

ROSITA BOISSEAU

*Submission*, d'Adi Boutrous.  
Théâtre des Abbesses,  
31, rue des Abbesses, Paris (18<sup>e</sup>).  
Jusqu'au 26 janvier.  
jusqu'au 26 janvier.

